

Stéphane Audoin-Rouzeau

Quelle histoire

Un récit de filiation
(1914-2014)

HAUTES ÉTUDES

EHESS
GALLIMARD
SEUIL

« Hautes Études » est une collection
des Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales,
qui en assurent le suivi éditorial,
des Éditions Gallimard et des Éditions du Seuil.

ISBN : 978-2-02-114581-6

© SEUIL/GALLIMARD, AOÛT 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

*Pour Michelle Audoin
In Memoriam*

*Croyons-en les thaumaturges du Pacifique,
habiles à déjouer la police des esprits mal-
faisants : pas un homme qui ne meure assas-
siné...*

Philippe Audoin

Remerciements

Beaucoup de jeunes chercheurs travaillant de longue date avec moi, de collègues, d'amis, ont bien voulu lire ce texte, le plus souvent dans des versions inachevées. Ils sont trop nombreux pour que je les cite toutes et tous ici, mais qu'ils sachent que leurs encouragements, leurs remarques, leur émotion aussi parfois, m'ont été très précieux. Je ne sais comment leur exprimer ma gratitude.

Je dois une mention particulière aux membres de ma famille la plus proche. Ma profonde reconnaissance va aussi à Jean-Marie Poursin, le plus vieil ami de Philippe, dont les avis ont été décisifs ; à Michelle, à qui j'ai lu ce texte quelques mois avant sa mort, qui l'a écouté en silence et qui, à ma grande surprise, n'a suggéré aucun changement ; à mes deux sœurs enfin, Joëlle et Frédérique, qui ont bien voulu me lire avec ferveur au moment précis où une part de notre histoire commune venait de s'achever.

Introduction

Ce petit livre est le fruit d'une expérience historiographique : ceux de ma lignée dont la Grande Guerre a percuté la vie, directement ou non, j'ai tenté de diriger vers eux un effort historique, de retourner vers les *miens* des protocoles de recherche jusqu'ici réservés à d'autres. L'écriture spécifique d'habitude mise en œuvre pour parler des combattants des tranchées, des femmes en deuil ou des enfants de la guerre, j'ai tenté de l'appliquer à ceux auxquels, d'une manière ou d'une autre, je *tiens*. Il se trouve que sur trois générations en demeure une trace écrite.

J'ai souhaité rester sur les terres de l'Histoire. Mais celles-ci sont étendues et, dans bien des directions, les frontières deviennent poreuses au point d'être parfois peu discernables : c'est sur ces frontières-là que je me suis déplacé en m'éloignant du plus qu'il m'était possible mais sans perdre tout à fait des yeux mon point d'ancrage. J'espère n'avoir pas franchi les bornes – mais si c'était le cas, je n'en aurais pas trop de regrets. Ce sont les risques de l'expérience.

Même si elles s’y apparentent parfois, les pages que l’on va lire ne constituent pas un récit de famille : je m’en suis tenu à ce que la Grande Guerre a fait aux miens, à la manière dont elle a traversé leur existence, quitte à inscrire ses effets au-delà même de leur propre vie. Et quoique l’on puisse sans doute s’y tromper, ces mêmes pages ne sont pas non plus un essai d’ego-histoire. Je n’ai pas tenté de dire un cheminement historique, mais celui d’un événement, et c’est tout autre chose.

À l’issue de trois décennies de travail sur la Première Guerre mondiale, et à l’approche du centenaire de son sanglant avènement, il m’a semblé que je pouvais prendre le risque de regarder *de plus près* le grand conflit. Du plus près qu’il était en mon pouvoir, en tout cas. Car face au fait guerrier – j’entends ici le fait guerrier comme terrain d’investigation pour les sciences sociales –, notre œil se place toujours trop loin ou, si l’on préfère, trop haut. L’opacité même de la guerre et la difficulté intrinsèque de mener l’enquête à son sujet, l’absence d’expérience concrète de sa violence, la démilitarisation de nos sociétés, la démonétisation de l’activité guerrière elle-même : autant d’éléments qui contribuent à placer un tel objet à bonne distance, en le tenant souvent hors de portée de nos outils d’analyse. En partant de la guerre des *miens* – dont je sais pourtant assez peu, bien moins que sur tant d’autres qui, à l’origine du moins, m’étaient parfaitement étrangers –, j’ai voulu abandonner la posture trop habituelle de l’extériorité. D’une certaine manière, et quelle que soit la distance qui nous sépare de l’événement 1914-1918, l’historien fera donc ici partie du sujet.

J’ai la plus grande admiration pour cette remarque incisive de l’écrivain Georges Yvernaud, énoncée en 1949 à l’issue de sa captivité en Allemagne : « Ce qui n’est pas clair du tout, ce qui est obscur et difficile, c’est l’homme dans l’Histoire ; ou l’Histoire dans l’homme, si on préfère ; la prise de possession de l’homme par

l'Histoire¹. » L'Histoire *dans* l'homme : c'est bien de cela qu'il s'agira. L'histoire de la Grande Guerre *dans* les hommes et les femmes de ma lignée – il sera surtout question des hommes ici – et la trace longue de cette possession.

Mais au-delà des individualités évoquées dans les pages qui suivent, il me semble que le premier rôle restera à la Grande Guerre. En ce sens, ce livre demeure sans doute livre d'histoire. Mais il emprunte le chemin d'un récit de filiation.

1. Georges Yvernaud, *La Peau et les Os*, Paris, Le Dilettante, 2008 [1949], p. 101.

CHAPITRE PREMIER

Max était de la classe 1912. Au moment où la guerre éclate, il a 23 ans. Depuis deux années, il est encaserné à Cherbourg où il effectue son service militaire au 26^e régiment d'infanterie. L'unité fait partie des régiments d'active immédiatement jetés dans la fournaise de la bataille des frontières du mois d'août : Max connaît donc la bataille de Charleroi – à laquelle il survit mais qui le laisse sans nouvelle de Jean, son ami de régiment. Il participe ensuite à la grande retraite de l'armée française, mais pas à la bataille de la Marne du début du mois de septembre : une entorse du genou l'a rendu momentanément inapte au combat.

Enfance bourgeoise, mais austère : dès l'âge de 7 ans, Max a été pensionnaire au lycée Hoche de Versailles. Après le baccalauréat, son père l'a envoyé travailler pour une année en Allemagne, puis pour une autre en Angleterre. Le service militaire avait suivi immédiatement. Mais la guerre venue, ce bagage lui permet de sortir de la masse des soldats ordinaires. Son habitude de la vie collective, ses capacités linguistiques aussi, le font rapidement remarquer : de l'infanterie, il passe au détachement télégraphique du 8^e régiment du génie, à la spécialité des postes d'écoute : il s'y lie avec des soldats d'origine alsacienne, utilisés comme lui pour leur connaissance de l'allemand. Fin 1917, et sergent désormais, il est cité longuement à l'ordre de l'état-major du 10^e corps d'armée : « Détaché au service des renseignements, a toujours rempli les missions souvent périlleuses qui lui ont été confiées avec une conscience scrupuleuse, une intelligence pratique

et un sang-froid que n'altère pas le danger. S'est distingué particulièrement pendant la poursuite de mars 1917 en poussant des reconnaissances au-delà de nos avant-gardes, et d'août à novembre 1917, dans le secteur des Épargés, en allant vérifier en avant des lignes, de sa propre initiative et toutes les fois qu'il le fallait, la situation des mines allemandes¹. » L'année suivante, il est observateur pour l'artillerie. Parallèlement, il est en charge de l'interrogatoire des prisonniers ennemis pour sa division. En septembre 1918, c'est au contraire sa connaissance de l'anglais qui le sert : Max se voit rattaché à la mission militaire française auprès de la I^{re} armée américaine.

Je ne le saisis vraiment qu'à partir du 12 mars 1918². À cette date en effet, il écrit sa première lettre³ à Denise, jamais rencontrée encore, sinon très brièvement⁴. Elle est la sœur de Jean, en fait grièvement blessé à Charleroi, puis capturé par les Allemands et plus tard évacué vers la Suisse où il sera interné. La première lettre est d'ailleurs

1. Ordre n° 27 du 10^e corps d'armée, 8 décembre 1917 (archives personnelles).

2. Le livret militaire de Max n'offre que peu de renseignements. Max n'était d'ailleurs que son troisième prénom, utilisé à la place des deux premiers : Émile et Marcel.

3. Jusqu'à l'armistice, la correspondance de Max avec Denise comporte 58 lettres échelonnées entre le 12 mars et le 12 novembre 1918. À ce corpus s'ajoute la correspondance qui suivit la fin des combats, de fin 1918 à 1920, soit 85 lettres. Je possède aussi trois autres lettres de l'été 1938 et une correspondance de 31 lettres écrites entre la fin août 1939 et mars 1940. On ne dispose jamais des réponses de sa destinataire. Toutes les citations qui suivent sont tirées de ce corpus qui constitue une collection particulière. Max ne faisant qu'un usage très parcimonieux de la ponctuation, nous avons rétablie celle-ci là où cela nous a paru nécessaire, afin de ne pas altérer la lisibilité de ses lettres. Nous avons procédé de même pour tous les autres textes originaux cités dans cet ouvrage.

4. Il se peut que Max et Jean (frère de Denise), issus du même régiment, soient partis ensemble de la gare de l'Est en août 1914, et qu'à cette occasion Denise ait brièvement rencontré celui qui était alors l'ami de son frère.

une réponse de Max aux photos de Jean envoyées par Denise. Longtemps, ce frère restera l'un des objets de cet échange épistolaire dont le sens véritable ne pouvait s'énoncer.

Sur tout sujet, Max est banal. Ainsi le 26 mars 1918, lorsqu'il commente les nouvelles de la guerre, dans le contexte de la grande offensive allemande du printemps : « J'ai confiance dans la fin prochaine de cette effroyable lutte et en même temps de la guerre, écrit-il. Je m'attends d'ici peu à une nouvelle Marne que nous saurons mieux exploiter. C'est bien la dernière convulsion de la bête aux abois, il s'agit de rester calmes et résolus, d'attendre l'effondrement du colosse⁵. » Ce vocabulaire des journaux, retranscrit presque au mot près, on se prend à espérer que Max ne l'emploie que parce que Denise, pense-t-il, n'attend rien d'autre, et que lui-même ne peut rien lui dire de plus en cette aube de leur correspondance. Mais tout indique que Max pense en effet comme les journaux. Et comme dans les journaux, il croit nécessaire de se conformer à l'image du parfait soldat, comptable du maintien du moral à l'arrière : « L'aigle, j'en suis convaincu, est en train d'user son bec et de briser ses serres là-haut dans le Nord, note-t-il le 12 avril. Sachons garder le sourire à tout prendre même si c'est un "rire jaune" un peu nerveux, n'est-ce pas encore beaucoup plus élégant que les pleurs et les lamentations, et puis c'est beaucoup plus français⁶ !! »

Les alliés de la France, Max les aime assez peu. Des Anglais, il pense que « si la troupe se bat incontestablement avec bravoure et héroïsme », les chefs « paraissent parfois être un tant soit peu au-dessous de leur tâche⁷ ».

5. Lettre du 26 mars 1918.

6. Lettre du 12 avril 1918.

7. Lettre du 28 avril 1918.

Les Anglais, estime-t-il encore, « défendent en France leur maîtrise des mers et l'intégrité de leur empire ». En outre, « ils n'ont pas de ces généreux enthousiasmes si caractéristiques de chez nous ». Comme il se doit, il rappelle à sa correspondante, plutôt anglophile, qu'il convient de ne pas oublier Waterloo, Sainte-Hélène et Fachoda⁸.

Comme tant de combattants français, le succès rencontré par les Américains en France l'agace également. À la mi-juillet, il prend néanmoins leur défense, mais au nom d'une supériorité française à ses yeux indiscutable : « Vous êtes dure pour ces pauvres gens du nouveau continent. Certes ils ont l'esprit du parvenu, ils ne connaissent qu'une puissance, celle de l'argent. [...] Enfin, s'ils combattent vraiment pour un idéal, ceci est digne de leur faire pardonner beaucoup⁹. » Une fois rattaché à la mission militaire française auprès de la I^{re} armée américaine, le sentiment de supériorité se confirme : « Je m'entends très bien avec eux et dans l'ensemble ce sont de bons camarades, mais ma chère amie il n'y a qu'un peuple qui compte, croyez-moi, ce sont les Français. Je suis heureux d'en faire partie. Depuis une dizaine d'années que je me mélange avec des étrangers de tous les pays, eh bien j'ai fini par trouver que malgré tous nos défauts, nos vices et "l'usure" que tout le monde proclamait, nous sommes encore ceux qui sont peut-être les plus jeunes, les plus actifs, les mieux disposés pour tirer des ressources de tout et surtout [pour] savoir très bien nous adapter aux circonstances¹⁰. » Très vite pourtant, le jugement se durcit : « Ils sont encore plus loin de nous que vos amis anglais, Denise, ils se targuent d'être un peuple neuf plein d'énergie, c'est très exact mais combien fruste, j'allais dire brutal. Je préfère encore notre usure de Latins mais

8. Lettre du 12 juillet 1918.

9. *Ibid.*

10. Lettre du 3 octobre 1918.

aussi notre finesse d'esprit. [...] À la manière dont ils travaillent, je suis persuadé que les Américains n'auraient jamais tenu pendant quatre ans contre les Boches. [...] Le Sammy américain reste loin en arrière de notre poilu "débrouillard"¹¹. » La fatuité s'accroît encore au contact de cartographes américains de la division qui eux, au moins, ont fait de longs séjours en France : « Ils se sont affinés, polis à notre contact, juge Max le 25 octobre, et c'est avec une certaine fierté que l'on constate que tout ce qui les distingue de leurs camarades, c'est à nous qu'ils le doivent¹². »

À sa façon toujours un peu pesante, Max peut donc se rassurer « au sujet des ravages que ces diables d'Américains pourront faire dans les cœurs de nos Françaises. Leur seul attrait pour la majeure partie est à mon sens leur beauté physique, mais c'est bien peu de chose et même rien, n'est-ce pas Denise, quand il n'y a pas d'autres affinités¹³ ». Un peu plus tard, il croit néanmoins nécessaire de lancer une mise en garde, collective seulement en apparence : « Ils ne comprennent rien à votre amitié enthousiaste, ils se trompent sur vos intentions, tout cela ne sert qu'à rabaisser la femme française et c'est dommage¹⁴. »

Les Allemands sont pour leur part des brutes et des barbares, Max ne variera jamais sur ce point. Les « Boches » qu'il interroge sont « bêtes à faire pleurer un âne¹⁵ ». Le 5 septembre, alors que depuis un mois le nombre de prisonniers à interroger augmente à mesure de l'avance alliée, il clôt en ces termes l'une de ses lettres : « Voici deux "égarés". Oh ! hideux, que l'on m'amène et dire qu'il faut que je pressure encore ces doux crétins avant d'aller souper.

11. Lettre du 10 octobre 1918.

12. Lettre du 25 octobre 1918.

13. Lettre du 10 octobre 1918.

14. Lettre du 25 octobre 1918.

15. Lettre du 20 juin 1918.

Rien que de voir leur tête j'en ai assez¹⁶. » Les « Boches » qu'interroge Max, toujours, sont de pauvres hères. Il ne lui vient pas à l'idée qu'ils puissent feindre l'ignorance et jouer les imbéciles pour donner le moins de renseignements possible ; il ne songe pas non plus à ce qu'ont pu faire d'eux le martèlement du canon et les terreurs du combat avant la capture sur les premières positions. Le 10 novembre, il souligne qu'à la différence des Français, les Américains « n'ont pas été pendant quatre ans sous la menace directe de ces bandits, leurs femmes, leurs foyers n'ont pas été torturés, détruits par ces brutes ». À la perspective d'occuper l'Allemagne, Max anticipe « un certain plaisir à nous montrer non point brutaux mais sévères¹⁷ » et, dans la lettre qu'il écrit au lendemain de l'armistice, il dit regretter de n'avoir pas vu de ses yeux les troupes allemandes se retirer « sans armes, vaincues, sous l'œil narquois des populations torturées pendant quatre ans ». « J'aurais voulu assister à cela, ajoute-t-il, le bonheur d'humilier ces brutes qui menaçaient le monde¹⁸ ! » Comme tant de soldats français de l'année 1918, Max finit la guerre dans la haine¹⁹.

De cette haine, j'aperçus un jour une réverbération inattendue. Max était mort depuis longtemps quand, à peine sorti de l'enfance et à je ne sais quelle occasion, je crus bon de moquer devant Denise les préjugés anti-allemands. Chez elle alors surgit une colère glacée. Trois guerres, rappela-t-elle ; son frère grièvement blessé dès août 1914 ; son futur mari mobilisé pendant près de cinq ans ; et vingt ans plus tard, l'exode, suivi de quatre années d'occupation. Il était vain d'exiger d'elle le moindre pardon.

16. Lettre du 5 septembre 1918.

17. Lettre du 10 novembre 1918.

18. Lettre du 12 novembre 1918.

19. Pour les lecteurs que cette assertion surprendrait, nous renvoyons à l'étude décisive de Bruno Cabanes, *La Victoire endeuvillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 2004.

Aux yeux de Max, quatre années après le début de la guerre, les raisons de combattre restaient limpides : « Depuis quatre ans que nous nous battons, écrit-il le 21 juillet 1918, ce n'est pas seulement l'intégrité du territoire et la liberté de nos foyers que nous défendons mais aussi et surtout la conservation entière de notre race, de nos idées, de notre culture²⁰. » Sa vision du combat est également conforme aux pires conventions du temps. Décrivant les journées de victoire des 7 et 8 août, il s'enthousiasme : « Coup d'œil magnifique que celui de nos braves gars marchant à l'assaut, au pas, calmes, alignés comme pour une revue et au loin dans les éclatements épais des gros calibres le Boche éperdu qui fuit ou qui, terrorisé, lève les bras. » À cette occasion, évoquant sa mission de déclenchement du tir de l'artillerie, il avoue non sans sincérité : « On se grise comme un fou de voir au milieu des explosions et des fumées des corps qui volent en l'air, s'évanouissent²¹. » Conventionnelle également, sa vision de l'armée française : la discipline, « non apparente », qui « fait notre force à nous Français » est, en somme, « ce qui rend l'armée une grande famille respectueuse des traditions et unie dans ses efforts²² ».

Dès ses premières lettres à Denise, Max a pris la pose. Simple sous-officier dans le génie, il lui faut éviter tout reproche d'être trop peu gradé, tout soupçon d'être un peu trop protégé, embusqué peut-être. Il s'y emploie dès le 28 avril, en suggérant que le choix était peut-être entre cela et la mort : « [Mon] rôle [est] sans gloire je l'avoue, mais que je n'ai jamais sollicité, je vous assure, je n'ai

20. Lettre du 21 juillet 1918.

21. Lettre du 9 août 1918.

22. *Ibid.*

point quitté le 25^e de mon plein gré. Si j'y étais resté, je serai[s] à l'heure actuelle mort ou bien lieutenant, peut-être commandant de compagnie. Ici je finirai la guerre comme sous-officier. Il n'y a pas de quoi être fier et je me demande ce que mon vieux Jean doit penser de moi, là-bas, en Suisse²³ ? » En mai, de retour en ligne depuis dix jours, Max en rajoute même autant qu'il le peut dans le style du « soldat qui ne s'en fait pas » :

Les camarades et moi [sommés] en ligne depuis une dizaine de jours déjà, dans un petit coin que je ne recommanderai[s] pas aux gens atteints de maladie nerveuse. Les premiers jours nous faisons un peu la grimace et puis, peu à peu, le sourire est revenu, on s'habitue à tout, question de temps. Depuis un an nous ne savions plus ce qu'était le canon, mais ici on se rend compte que des deux côtés on n'en manque pas et que les munitions sont encore abondantes. Évidemment, nous ne sommes pas plus enchantés que cela de notre nouvelle situation, mais elle procure je vous assure des sensations qui en valent la peine : quelque chose comme la marche au bord d'un abîme ou bien le looping sans le loop. De temps en temps, le passage de la grande faux vous coupe un peu la respiration, mais après on ne sent que plus intensément le plaisir de vivre, de rire, de chanter à tue-tête pour que nous ne l'entendions pas si « elle » nous veut²⁴.

Le 9 juillet, après s'être porté volontaire pour remonter à son poste d'observation, il en fait un peu plus encore : « J'estime qu'il est de mon âge d'être en avant ; ils sont très rares ceux du 8^e génie qui sont réellement au danger mais je tiens à être de ceux-là et à porter fièrement cet écusson que je n'ai pas demandé²⁵. »

23. Lettre du 28 avril 1918.

24. Lettre du 12 mai 1918.

25. Lettre du 9 juillet 1918.